Traduire

Revue française de la traduction

238 | 2018

Les coulisses du bénévolat

Témoignage : La traduction bénévole auprès d'ONG : une opportunité pour les jeunes traducteurs ?

Stacy Blin, Catherine Derieux, Caroline Pequegnot et Chloé Robles

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/traduire/1159>

DOI : 10.4000/traduire.1159

ISSN : 2272-9992

Éditeur

Société française des traducteurs

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2018

Pagination : 78-83

ISSN : 0395-773X

Référence électronique

Stacy Blin, Catherine Derieux, Caroline Pequegnot et Chloé Robles, « Témoignage : La traduction bénévole auprès d'ONG : une opportunité pour les jeunes traducteurs ? », *Traduire* [En ligne], 238 | 2018, mis en ligne le 01 juin 2018, consulté le 29 juin 2019. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/1159> ; DOI : 10.4000/traduire.1159

TÉMOIGNAGE

La traduction bénévole auprès d'ONG : une opportunité pour les jeunes traducteurs ?

Stacy Blin (coordonnatrice), Catherine Derieux, Caroline Pequegnot, Chloé Robles

De nos jours, lorsqu'un jeune diplômé fait son entrée sur le marché du travail, il découvre que la concurrence y est bien souvent rude pour satisfaire aux exigences des employeurs. Le secteur de la traduction n'échappe pas à cette règle : si l'on admet que les jeunes traducteurs sont qualifiés en quittant les bancs de la fac, il arrive qu'on leur reproche un certain manque d'expérience qui peut être pénalisant. Il faut dire que les formations universitaires françaises, bien qu'alliant cours théoriques et stages pratiques (de quelques mois seulement), ne leur donnent pas, à elles seules, la maîtrise et l'expertise de leurs aînés.

Ainsi, le jeune traducteur qui choisit de s'installer à son compte peut avoir du mal à faire ses premières armes et à se constituer un portfolio qui puisse être présenté à de potentiels clients. La solution réside peut-être dans le bénévolat pour des ONG. En effet, de nombreuses associations recherchent ponctuellement (voire constamment) des contributeurs pour traduire des documents variés (tantôt des pages de site web, tantôt des communiqués de presse, tantôt des articles de journaux), selon le domaine d'intervention, la nature et les objectifs de l'organisation en question.

Cet article se penchera sur la traduction bénévole à travers les expériences personnelles de trois de ses rédactrices. Il cherchera notamment à attirer l'attention sur les aspects positifs de cette pratique, ainsi que sur ses limites.

I – Une première expérience formatrice et constructive *(Caroline Pequegnot)*

Le bénévolat m'a offert la possibilité de me former au métier de traducteur et de progresser avant d'entrer sur le marché fortement concurrentiel de la traduction.

Je me suis rapidement aperçue que les organismes à la recherche de traducteurs bénévoles, principalement des ONG, imposent des conditions de travail réelles en fixant des dates butoirs

et des standards de qualité proches de ceux exigés par les agences de traduction ou clients directs. J'ai donc dû apprendre à optimiser mon organisation pour respecter scrupuleusement les délais. Lorsque j'étais étudiante, il m'a fallu jongler entre les cours à l'université, les révisions et la traduction bénévole. Puis, une fois salariée, entre la vie professionnelle et la vie personnelle. Cet exercice a été formateur, puisqu'il correspond au quotidien du traducteur professionnel qui doit sans cesse prioriser différentes tâches : appels des clients, travaux à rendre, demandes urgentes qui l'obligent à réorganiser son planning, etc. Ainsi, j'ai pu prendre conscience de cet aspect si important, parfois largement sous-estimé. Je suis convaincue que cela m'a permis de mieux cerner les enjeux et de gagner en efficacité dans mon travail et mes recherches.

En contrepartie des efforts fournis pour produire une traduction de bonne qualité dans le respect des délais, j'ai bénéficié d'une relecture de mon travail et, très souvent, d'un retour constructif. Cela m'a apporté une meilleure compréhension des attentes de l'ONG pour laquelle j'effectuais les traductions et m'a aidée à progresser sur un plan aussi bien technique que rédactionnel. Cet aspect est d'autant plus important qu'une fois établi en tant que traducteur indépendant, les retours se font plus rares. Les clients, happés par leurs propres urgences, ont peu de temps pour communiquer leurs impressions, sauf lorsqu'il s'agit de critiques. Les connaissances acquises par le biais de cette expérience me seront sans nul doute utiles dans mon avenir professionnel.

Enfin, certaines de ces ONG publient les traductions sur leurs sites multilingues en citant le nom du traducteur : par exemple CaféBabel, Pressenza, ou encore Global Voices. J'ai ainsi pu progressivement créer un portfolio à valoriser et à présenter lors d'entretiens avec de futurs clients ou recruteurs. J'ai en effet constaté que cette expérience de bénévolat peut faire pencher la balance en notre faveur en cas de concurrence avec d'autres traducteurs novices. D'après les recruteurs et autres professionnels à qui j'ai eu l'occasion de parler, la mention de cette expérience sur le CV témoigne de l'investissement personnel et de la détermination du jeune traducteur — deux atouts non négligeables.

II – Une opportunité avec des limites

(Catherine Derieux)

On l'a vu, la traduction bénévole pour des ONG présente de nombreux avantages potentiels. Cependant, selon le degré de professionnalisation du donneur d'ordre, le jeune traducteur peut connaître des expériences plus ou moins fructueuses. De ce point de vue, le bilan de mon incursion personnelle dans le monde de la traduction bénévole est assez mitigé.

J'ai effectué des missions *pro bono* pour deux ONG qui, chacune pour des raisons propres, n'avaient qu'une connaissance limitée de l'activité de traduction. Si ma collaboration avec la première s'est effectuée sans heurts, mon travail pour la seconde a, en revanche, été moins

gratifiant. Les traductions effectuées n'étaient par exemple jamais signées et je n'étais pas prévenue de leur parution. Il est également arrivé (en de rares occasions heureusement) que des modifications soient effectuées sans me consulter, alors que celles-ci ne me semblaient pas judicieuses. Dans de tels cas, il devient délicat d'inclure le travail publié dans son portfolio.

J'ai également dû m'accommoder d'un certain manque de disponibilité de la part du donneur d'ordre (très probablement bénévole lui aussi). J'ai eu beau demander systématiquement des retours sur mon travail, j'ai rarement obtenu plus qu'un « très bien » peu constructif. En revanche, mes propres disponibilités n'étaient, elles, pas toujours prises en compte. Ainsi, alors que j'avais précisé que je n'acceptais pas de traduction en urgence, j'ai à plusieurs reprises été sollicitée pour des missions à effectuer le jour même.

Enfin, et c'était là un trait commun aux deux organisations pour lesquelles j'ai travaillé, aucun document de travail (glossaire, guide de style) n'était fourni aux traducteurs. L'une avait pourtant défini des éléments de langage pour sa communication écrite, et l'autre faisait un usage spécifique de la ponctuation. Des documents rassemblant ces conventions auraient été un gain de temps pour tous.

Si mon expérience de traductrice bénévole pour des ONG est plutôt en demi-teinte en ce qui concerne le côté « apprentissage professionnel », j'en ai tout de même tiré des bénéfices sur d'autres plans. Elle m'a ainsi permis de confirmer mon goût pour la traduction et de gagner en assurance. Et les conditions de travail pas toujours idéales étaient compensées par la profonde empathie que je ressens pour la cause défendue par ces ONG. Enfin, et c'est peut-être le plus important, ces expériences ont contribué à forger mon éthique professionnelle. J'en suis ainsi venue à la conclusion que je préférais traduire gratuitement (pour des ONG), voire ne pas traduire du tout, plutôt que de brader mes services et contribuer à détériorer le marché pour l'ensemble de mes confrères et consœurs.

III – Une expérience mitigée : les lacunes de certaines ONG concernant les pratiques du secteur

(Chloé Robles)

Si, durant nos études, les professeurs tentent de nous présenter les réalités et difficultés du marché, il reste assez difficile de se lancer, diplôme en poche, à la recherche de projets.

En effet, malgré nos diplômes, stages et autres lettres de recommandation, de nombreux recruteurs ne prennent pas le temps d'étudier notre profil universitaire, et ne verront sur notre CV que l'absence de passé professionnel.

Dans le domaine du bénévolat, les projets de traduction pour des ONG ou autres associations fleurissent sur internet. On en trouve sur des sites spécialisés comme www.permondo.eu ou

<https://www.onlinevolunteering.org>, qui regroupent les différentes offres par sujet ou domaine de spécialisation, permettant ainsi aux « collaborateurs » de cibler leurs projets et d'aider des causes qui leur importent.

Pour parler plus spécifiquement de mon expérience personnelle, celle d'une étudiante en traduction institutionnelle, travailler de façon bénévole pour une ONG m'a permis de réaliser un premier projet directement lié à mon domaine d'études. J'y ai vu l'occasion de mettre en pratique mes connaissances tout en défendant à mon échelle une cause qui m'était chère (la situation dans les pays en voie de développement).

Les sites spécialisés susmentionnés permettent de se créer un profil mettant en avant le domaine recherché et ses langues de travail. À ma grande surprise, j'ai été rapidement contactée par l'ONG de mon choix ; mais elle m'a soumis une proposition de collaboration pour une traduction vers une langue qui n'était pas ma langue maternelle.

Traduire vers une langue B allait me demander plus de recherches pour obtenir un résultat acceptable, même si la qualité ne pourrait jamais égaler celle d'un texte produit par un natif. J'ai donc décidé d'en parler avec la chargée de projet, qui m'a expliqué que la réalité du travail demandait parfois de s'adapter à ce genre de mission.

J'ai fini par accepter, à la condition non négociable que mon travail soit relu et corrigé avant sa publication. Une date limite m'a alors été imposée, mais celle-ci était suffisamment lointaine pour que je puisse la respecter, malgré le surcroît de recherches.

Une fois le projet rendu, j'ai eu la chance d'obtenir un retour constructif et positif, ce qui m'a valu par la suite d'autres propositions similaires (toujours vers ma langue B) que j'ai préféré décliner. J'étais prête à aider cette ONG, mais le fait de ne pas pouvoir utiliser mes pleines capacités me dérangeait.

En traduisant vers une langue qui n'était pas la mienne, j'ai compris les mises en garde de mes professeurs ; par ailleurs, j'avais presque l'impression d'être un imposteur en faisant un travail qui aurait dû revenir à quelqu'un d'autre.

Certes, le bénévolat permet d'obtenir une première expérience — encore faut-il que celle-ci soit cohérente et en accord avec nos attentes. Même s'il s'agit d'une mission non rémunérée, le traducteur s'engage à respecter les standards de qualité de la profession et les délais définis.

Conclusion

Le présent article se proposait d'étudier la traduction bénévole du point de vue de jeunes traducteurs à partir de trois témoignages.

Des différents points positifs cités, nous pouvons en retenir quatre :

- a) un travail effectué dans des conditions réelles, avec des délais, des consignes et parfois une terminologie à respecter,
- b) qui donnera au traducteur l'occasion de bénéficier d'une première expérience, voire de se spécialiser dans un domaine, avec la possibilité d'obtenir des relectures post-traduction et des retours sur son travail,
- c) ce qui lui permettra de peaufiner son CV, de construire son réseau et de présenter un portfolio à ses futurs employeurs et clients,
- d) sans oublier la satisfaction apportée au niveau personnel.

Quant aux aspects négatifs, ils sont principalement de trois ordres :

- i) des traductions à rendre dans des délais très courts faisant fi des disponibilités du bénévole,
- ii) délais doublés parfois d'une absence de retours sur le travail et de reconnaissance de la part des ONG,
- iii) lesquelles ONG, par manque de connaissance du secteur de la traduction, ont quelquefois de mauvaises pratiques (travail vers une langue qui n'est pas la langue maternelle du traducteur) susceptibles de nuire plus tard à la crédibilité et à l'image du traducteur auprès de ses confrères.

Pour résumer, bien que la traduction bénévole présente des avantages non négligeables, le jeune traducteur devra choisir consciencieusement les ONG auxquelles il souhaite donner de son temps et de ses compétences. Il lui faudra ainsi se montrer prudent en se renseignant au préalable, si possible, sur les pratiques de l'ONG en matière de traduction, afin d'éviter les abus et de tirer profit au maximum de cette expérience. Le traducteur devra bien sûr appliquer la même prudence lorsqu'il aura affaire à des clients dans le monde professionnel.

• **Stacy Blin** est doctorante en traductologie et linguistique anglaise à l'Université de Lorraine auprès du laboratoire de recherche ATILF-CNRS. Titulaire d'un Master en Langues étrangères appliquées, spécialité Technologies de la traduction, elle est également rédactrice et relectrice pour un webzine culturel et traductrice bénévole pour des ONG. Ses langues de travail sont l'anglais, l'allemand, l'espagnol et le français (stacyblin@hotmail.fr ; stacy.blin@univ-lorraine.fr).

• *Diplômée en métiers de l'écriture et de la création littéraire, **Catherine Derieux** est fascinée par l'univers de la traduction. Elle a fait partie pendant près de deux ans de l'équipe des Matinales de la SFT en Île-de-France et a participé à la traduction collective de deux ouvrages dans le cadre du séminaire de traduction littéraire dirigé par Elena Balzamo à l'Institut suédois de Paris (L'invention du professeur Génialus et autres contes, d'Elsa Beskow, aux éditions Au Nord les étoiles, et L'ami parfait, de Jonas Karlsson, aux éditions Actes Sud). Elle a également traduit un manifeste écologique du capitaine Paul Watson, Si l'océan meurt, nous mourrons (Glénat, 2016) et publié Portraits de Stockholm aux éditions Hikari (2018). Catherine traduit de l'anglais vers le français et a pour projet d'ajouter le suédois à ses langues de travail (catherine.derieux@gmail.com).*

• ***Caroline Pequegnot** est titulaire d'un Master en Traduction scientifique et technique de l'Université de Haute-Alsace. Elle se spécialise dans les domaines médical et pharmaceutique. Ses langues de travail sont le français, l'italien et l'anglais. Elle traduit régulièrement des articles liés à différents domaines pour une ONG (caroline.pequegnot@hotmail.fr).*

• ***Chloé Robles** est titulaire d'un Master en Traduction institutionnelle à l'Université d'Alicante (Espagne). Elle voyage aujourd'hui afin d'améliorer ses connaissances dans l'idée de rejoindre prochainement le milieu des institutions. Elle dispose actuellement d'une expérience dans les domaines de la mode, du tourisme et du marketing. Ses langues de travail sont le français, l'espagnol et l'anglais (robleschloe@gmail.com).*